

Fiche pédagogique

Pater

Sortie en salles
22 juin 2011



Film long métrage, France,
2011

Réalisation : Alain Cavalier

Interprètes : Vincent Lindon
(le premier ministre), Alain
Cavalier (le président de la
République)

Distribution en Suisse:
Pathé

Version originale française

Durée : 1h45

Public concerné :

âge légal : 7 ans

âge suggéré : 16 ans

<http://www.filmages.ch>

En compétition,
Festival de Cannes 2011

Entretien avec Alain Cavalier
à lire au bas de cette fiche

Résumé

Vincent Lindon et Alain Cavalier se rencontrent à intervalles réguliers. Entre le comédien populaire et le cinéaste en rupture des schémas commerciaux, un lien fort, presque comme fils et père.

Au lieu de tourner un scénario classique, ils s'adonnent à un jeu qu'ils prennent au sérieux et qui les fait parfois rire. Ce jeu consiste à mettre une cravate et un costume. A se filmer comme des hommes de pouvoir, mais sans équipe technique tout autour.

A partir de là, tout est permis dans ce que suggère l'inspiration du moment. On peut décider de légiférer sur l'écart maximal entre les plus hauts salaires et les plus bas revenus. On peut envisager de retirer la Légion d'honneur aux exilés fiscaux. On peut se mettre en rage contre les compromissions de la politique politicienne. Ou s'emporter contre un propriétaire immobilier qui sait s'y prendre pour augmenter les loyers.

On peut déguster des grands crus autour de mets raffinés ou pique-niquer en forêt avec un ancien footballeur. On peut s'indigner des pratiques en vigueur dans le sport de haut niveau ou s'émerveiller de la baguette qui chante au sortir du four du boulanger.

Le pouvoir impose ses servitudes, mais on a le droit de rester dignes au lieu de profiter du moment de faiblesse d'un adversaire politique.

On peut se payer un lifting du cou, mais continuer de ressembler à son père. On a le droit de se demander s'il est possible d'aller à la conquête des électeurs avec un petit voile de tristesse dans le regard.

On peut s'étonner de la courbe descendante des chiffres de la délinquance. Ou s'effrayer de l'escalier qu'on n'arrivera plus à grimper un jour.

On peut mêler histoire personnelle et histoire tout court. Si c'est un film, c'est qu'il y a forcément du vrai dedans.

Disciplines et thèmes concernés

Education aux médias :
Fiction et documentaire, la notion de "vrai" au cinéma, les niveaux de réalité.

Education civique :
Séparation des pouvoirs, processus législatif dans le système politique français;

Bien commun et intérêts particuliers

Vie privée et vie publique

Communication politique, vocabulaire politique et souci des apparences

Commentaires

Le dernier film d'Alain Cavalier (80 ans en septembre) a de quoi surprendre. Même les plus fidèles de ses admirateurs qui ont suivi sa démarche introspective depuis près de 20 ans.

Le cinéaste a beaucoup traqué avec sa caméra la trace des absents ("La Rencontre" (1996), "Le Filmeur" (2004), "Irène" (2009)...). Dans "Pater", il convoque autant une figure absente (son propre père) qu'un comédien à l'incontestable présence (Vincent Lindon). Et il s'attribue lui-même le rôle de "passeur" entre les deux.

De la même manière, Alain Cavalier se sert à l'écran de motifs ultra-concrets, saisis avec un hyper-réalisme documentaire, pour donner de la consistance à des notions très abstraites : l'amitié, la transmission, le vieillissement, l'exercice du pouvoir, le goût du travail bien fait...

Là où il n'était que voix narrative, reflet ou contre-champ dans ses films précédents, le réalisateur assume cette fois pleinement sa présence à l'écran, en grand ordonnateur d'un exercice à la

fois ludique, jubilatoire et troublant. On rit beaucoup devant "Pater". Mais on s'étonne surtout d'y trouver une pertinence qui fait défaut à des films beaucoup plus lourds et charpentés.

Sans avoir l'air d'y toucher – puisque tout ça n'est présenté que comme un jeu – "Pater" permet d'aborder des questions éminemment politiques et très contemporaines.

Est-ce qu'il est possible d'assumer un mandat politique quand on est entrepreneur ? A partir de quelle limite les injustices justifient-elles l'intervention des pouvoirs publics ? Peut-on envisager de mettre des limites à la fuite en avant dans le sport de compétition ? Peut-on amener les jeunes générations à être fascinées par autre chose que "le gros pognon" ? La fin justifie-t-elle tous les moyens pour discréditer ses adversaires en politique ? Peut-on échapper à la malédiction d'être le clone de son propre père ? Les trahisons sont-elles inévitables?

Objectifs

- **Identifier** des enjeux politiques mis en avant par le film et débattre de leur intérêt
 - **Dresser** le portrait robot de la figure paternelle idéale
 - **Sensibiliser** les élèves à une démarche de cinéma affranchie des règles usuelles et évaluer subjectivement son impact
 - **Identifier** les stéréotypes et les poncifs dans la représentation du pouvoir dans les médias et cerner ce qui échappe le plus souvent à notre regard
-

Pistes pédagogiques

1. Le titre

S'interroger sur le recours à un mot tiré du latin. Pourquoi "pater" plutôt que "père" ou même "président" ?

Mettre en évidence deux références incontournables :

"Pater Noster" : La version latine du "Notre Père" renvoie à Dieu lui-même.

"Pater familias" renvoie au chef de famille tout-puissant du modèle patriarcal.

Dans les deux cas, la figure paternelle peut être perçue soit comme aimante, soit comme intimidante (ou les deux à la fois!).

2. La figure paternelle

De son propre aveu (voir entretien), Alain Cavalier a voulu évoquer son propre père. Mettre en exergue la phrase la plus révélatrice : *" Cela devenait savoureux d'incarner dans ce film la figure de mon père, mais tel que j'aurais voulu qu'il soit avec moi !"*

Montrer qu'Alain Cavalier a, par cette démarche, voulu faire le point sur le contentieux qui l'a opposé à son père : autoritarisme, froideur, choix politiques divergents, etc. Mais il reconnaît aussi qu'il a pu juger son père avec une sévérité excessive et que ce film participe aussi d'une *"entreprise de réconciliation"*, sur le tard.

A partir de la figure "paternelle" qu'Alain Cavalier incarne dans le film, mettre en évidence les aspects positifs de sa relation avec son "fils" Vincent Lindon.

Quelles qualités attendues d'un père sont-elles mises en évidence ? On pourra citer : patience, écoute, fierté, sens du partage, confiance, soutien... On pourra mentionner cet extrait du texte du film (Cavalier, en voix off, parlant de Lindon) : *"Il me plaît. Il est chaleureux. Un peu impulsif. Mais je le freinerai. Il est robuste. Il est terriblement sympathique. On l'aimera"*.

Souligner à quel point ce texte traduit aussi les sentiments qu'un metteur en scène peut nourrir au moment de choisir un comédien.

Mettre en évidence le fait qu'un président peut renvoyer son premier ministre, alors qu'un père peut renier son fils. Mais le lien subsiste.

On pourra, à partir des réflexions menées, tenter de dresser le portrait robot du père idéal.

3. Des enjeux politiques

Inviter les élèves à identifier quelques enjeux politiques abordés par le film :

a) L'écart entre les salaires

Pour la Suisse : relever au passage qu'il n'existe pas de norme pour un salaire minimum. Est-ce choquant ?

Relever aussi que l'écart entre les plus hauts salaires et les plus bas salaires au sein d'une même entreprise ont augmenté en 2010 (article du "Temps" du 21 juin 2011). Il est par exemple de 1 à 20 chez Georg Fischer.

Faudrait-il dès lors légiférer sur un écart supportable ? Trouver des arguments pour et contre.

b) La possibilité, pour une personnalité, de cumuler des fonctions politiques avec un rôle d'entrepreneur

Rappeler le passé d'entrepreneur de Christoph Blocher, avant son accession au Conseil fédéral. Rappeler le passé d'entrepreneur du conseiller fédéral Johann Schneider-Ammann. Tous deux ont dû renoncer à leurs fonctions pour exercer le pouvoir.

Rappeler le cas de Silvio Berlusconi, ou de Michèle Alliot-Marie (discréditée par un voyage intempestif en Tunisie, pays où ses propres parents investissaient)

Chercher à identifier les conflits d'intérêt potentiels entre la poursuite du bien collectif et la défense d'intérêts particuliers.

c) la régulation de la rémunération des top managers ou des sportifs de haut niveau : une utopie ?

Cette problématique est récurrente. Quels sont les arguments du laisser-faire ?

4. La représentation du pouvoir

Identifier les stéréotypes et les poncifs dans la manière qu'ont

les médias de représenter la vie politique. S'interroger en particulier sur ce qui nous est montré lors de :

- visites d'Etat et leurs rituels (accueil, garde d'honneur, poignées de main, etc.
- conférences de presse
- sommets internationaux
- interventions au parlement
- allocutions solennelles

Tenter de décrire ce qu'on ne voit jamais à la télévision : les séances de travail avec les conseillers; les consignes ou les engueulades données aux anonymes qui bûchent sur les dossiers; les amabilités échangées avec des alliés potentiels; les moments "privés" passés avec des lobbyistes ou des sponsors généreux...

5. Une démarche atypique

Montrer en quoi la démarche d'Alain Cavalier se démarque d'un projet de film classique :

- absence de scénario écrit dans les moindres détails (dialogues, indications de jeu, etc)
- absence d'équipe technique imposante et d'éclairage artificiel
- rôle double joué par les protagonistes principaux (qui sont à la fois eux-mêmes et quelqu'un d'autre)
- improvisation
- montage du film au gré des séances de prises de vue
- rôle attribué au spectateur (qu'on ne cherche pas à duper avec une réalité recréée, à laquelle il faudrait croire)

6. Le processus politique

Dans le cadre des cours d'éducation civique, on pourra réviser des notions telles que :

- la séparation des pouvoirs (législatif, exécutif)

- le processus de désignation des personnes qui exercent le pouvoir
- la durée des mandats
- etc

Pour en savoir plus

Le site du film :

<http://www.pathedistribution.com/accueil/filmavenir.php?IDFilm=1771>

L'étude 2011 du Syndicat Travail.Suisse sur les salaires des managers et les écarts salariaux dans les entreprises :

<http://www.travailsuisse.ch/fr/node/2819>

Un éditorial de "La Tribune de Genève" sur ce sujet :

<http://www.tdg.ch/managers-doivent-atterrir-2011-06-20>

Christian Georges, collaborateur scientifique, Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin (CIIP), juin 2011

Droits d'auteur : [licence Creative Commons](#)



VINCENT LINDON dans "Pater" (photo Pathé)

Liberté, égalité, paternité

Entretien avec Alain Cavalier



ALAIN CAVALIER, dans "PATER" (Photo Pathé)

"Que l'homme est faible !" murmurez-vous dans votre film. Après ce qui est arrivé à Dominique Strauss-Kahn, vous le dites doublement ?

Alain Cavalier : En tournant il y a 9 mois, je ne me doutais pas que ça raccorderait avec l'actualité très triste d'aujourd'hui. J'ai été frappé par l'admirable visage de cet homme perdu et détruit qu'on nous a offert à la télévision. Tous les comédiens du monde devraient regarder à quoi ressemble un homme perdu et sonné. C'est inimitable... Et si les gens réduisent mon film à cette phrase, que voulez-vous que j'y fasse ? J'ai l'habitude. Je suis le type qui a fait le film « Thérèse ». En dehors de cela, je n'existe pas !

Etiez-vous motivé à vous engager dans le débat public avec "Pater" ?

Je passe une heure par jour au café avec les journaux et me demande toujours ce que je pourrais filmer, le petit truc à reproduire. Mon père était un haut fonctionnaire qui a exercé un vrai pouvoir. Cela devenait savoureux d'incarner dans ce film la figure de mon père, mais tel que j'aurais voulu qu'il soit avec moi ! Si j'étais président de la République et si j'avais un premier ministre, que ferais-je ? Avec Vincent Lindon, on a décidé d'avoir un programme et on s'y est tenus. Il s'agit de légiférer sur la différence entre les plus bas et les plus hauts salaires. Un sujet dont on parle dans les journaux, mais loin d'être lancé dans la politique actuelle. Il est d'un comique noir qu'on fixe la limite pour les petits salaires et rien du tout quand ça s'envole ! Si on ne fait rien, il se passera un jour quelque chose... que j'espère ! Le film est un petit caillou sur ce chemin de la dignité, entre celui qui gagne moins et celui qui gagne plus.

Vous dites même « la guerre de tous contre tous »...

Oui, entre les riches et les pauvres ! A l'échelle mondiale, départementale, à celle de l'entreprise, entre les pays qui n'ont pas d'argent et les autres, c'est une guerre. « Pater » n'est pas un film tract, mais j'essaie qu'elle se détende légèrement cinq minutes. Parce qu'on peut s'en amuser, de cet effort. D'un côté, il y a ceux qui disent qu'on ne doit rien essayer de réguler, que ça ne marchera jamais. Un jour ça marchera, car un événement rendra ces choses impossibles à ne pas faire !

Voulez-vous en finir des films à la première personne ?

Découvrir des caméras qui tenaient dans ma main m'a permis de m'adresser au spectateur à la première personne, en effet. Je filmais ce que je ressentais, voyais, ce qui m'amusait ou me perturbait. En rencontrant Vincent Lindon, je me suis retrouvé dans la position du sculpteur qui a besoin de quelque chose qui lui réponde. Un jour, je l'ai regardé et c'était mon fils. Tout s'est enchaîné: père, fils, Président, Premier ministre...

Avez-vous beaucoup improvisé ?

Il n'y a jamais eu une phrase d'écrite à l'avance. On déjeunait ensemble. On évaluait où en était le film, chez Vincent ou ailleurs. Et dès qu'on était un peu "dedans", on se filmait. Je n'avais jamais été dans l'image de ma vie. C'était d'autant plus compliqué que je me retrouvais devant un vrai comédien, qui connaît son métier et qui plaît au public. L'avantage était de se retrouver sans équipe de tournage. Entre le filmeur et le filmé, il doit y avoir une familiarité, une égalité, que seul le tête-à-tête peut procurer. Vous n'allez pas à un repas en amoureux avec 25 personnes derrière vous. Au cinéma c'est la même chose. Quand, sur l'écran, un type se noie au milieu de l'Atlantique, je ne vois que l'équipe tout autour : je n'y crois pas une seconde !

"Pater" paraît illustrer le proverbe : "L'habit fait le moine"...

La vanité, le plaisir d'exercer le pouvoir ou d'en abuser, ce n'est rien. Ce qui compte, c'est de résoudre des petits problèmes. Il y a du boulot qu'un type intelligent peut faire aussi bien que le président de la république. Un peu de bon sens, un peu de santé, un peu de culture (*chuchoté*).

Pourquoi avoir tourné sur un an ?

Parce que Vincent a tourné deux autres films pendant ce temps-là ! Je me glissais dans les moments libres de sa vie. Le cinéma, c'est d'ordinaire une affaire de chefs de chantier à qui on fixe des délais : 4, 6, 12 semaines... Ca ne m'intéresse plus du tout ! Je tourne quand j'ai envie de tourner, je parle et j'écris de même. Il faut que l'outil se plie à ça...

Et les lieux ?

La séquence chez le boulanger, c'est celui de mon immeuble. Le dressing room de Lindon qu'on voit dans le film, c'est le sien. Moi j'habite dans un endroit si minuscule que j'ai dû me trouver pour le tournage un appartement qui ne fait pas partie de ma vie. Mais je ne le dis pas au spectateur ! Je n'ai pas trouvé la forme cinématographique satisfaisante pour le lui signifier.

A la fin de "Pater", Vincent Lindon dit : "Si c'est un film, c'est que c'est vrai"...

A un moment, on ne sait plus très bien... J'avais des rêves d'être président, même sans ego surdimensionné. Vous regardez le président actuel, des films qui montrent des présidents, puis un jour vous devenez...eux ! Quand j'ai fait mon film sur Thérèse, je suis devenu une carmélite ! Elle est vivante aujourd'hui et je lui parle pratiquement tous les jours. Le fantôme devient réel. Au lieu d'assommer le spectateur de certitudes, on lui offre un jeu : est-ce vrai, est-ce faux ? Dans "Pater", je dis des choses qui me touchent et que je pourrais avancer en tant que président. Toi spectateur, tu pourrais aussi être président. Réfléchis un peu...

Vous interrogez aussi le rapport de l'acteur à son statut et à son ego...

J'ai tourné avec Alain Delon, Catherine Deneuve, Romy Schneider, des choses assez magnifiques à filmer et à offrir au spectateur comme attraction quasi sexuelle. J'étais un montreur. Maintenant, c'est autre chose qui m'intéresse : qu'est-ce qu'un acteur a derrière sa façade ? Ils sont plus touchants quand ils nous montrent un peu de leur vérité que lorsqu'ils nous vendent leurs artifices, je trouve. Les acteurs construisent leur vie sur des rôles dans lesquels ils dissimulent ce qu'ils n'aiment pas chez eux. Là, en roue libre, Vincent Lindon a un peu vu ce qu'il est. La première vision du film l'a surpris. Il ne contrôlait rien. Du coup, le bon accueil du public à Cannes l'a beaucoup rassuré.

Qu'est-ce qui vous a convaincu qu'il était l'acteur idéal pour ce film ?

Je ne le connaissais pas. Mais c'est l'un des seuls acteurs français que je trouvais simple, juste, costaud, sans fioritures, sans séduction. Il ne se tortillait pas. Il me plaisait par sa franchise de jeu.

Est-ce qu'il faut inévitablement "tuer le père" ?

Les gens qui n'ont pas de père "boxent dans le vide"... Avec Vincent, on a un peu boxé dans ce film. Cela donne du tonus, des idées. Cela permet d'avancer. Moi j'ai eu un chemin parce que mon père m'a fait chier dans ses choix politiques. En même temps, je n'ai pas vu ce qu'il était réellement. J'étais excessif, je me suis trompé...

Et avec des pères de cinéma ?

Deux merveilles m'ont accompagné toute ma vie : "Une partie de campagne" de Jean Renoir et "Asphalt Jungle" de John Huston. Mais j'ai fait mon trou. J'ai imité, transgressé...

Quels principes vous ont guidé pour le montage de "Pater" ?

Il y a une justesse musicale à trouver comme lorsqu'on joue d'un instrument : il faut que la parole soit juste, par rapport à l'évolution de l'histoire. On ne connaît pas les lendemains, parce que c'est un travail sur l'imprévu, comme la vie. On ne sait pas ce qu'on sera dans un mois. Il n'y a que ça qui m'intéresse : l'imitation de la vie.

Est-il plus difficile de convaincre les gens de voter pour soi ou d'aller voir son film ?

Hommes politiques et gens de spectacle, nous sommes un peu de la même famille. Mais pas dans le mauvais sens du terme : on a un but, des gens à convaincre, une économie à mettre au point. C'est terrible, l'argent dans le cinéma. On vous dit en gros: "*Ne prenez pas cet acteur, mais celui-là. Votre fin est ennuyeuse, refaites-la*". Dès qu'ils signent un chèque, ils interviennent. Il m'a fallu des années pour faire des films qui me plaisent, où je suis libre économiquement. Je me suis débarrassé des loyers un peu chers, je n'ai pas de voiture. Avec des budgets construits sur la légèreté de la vie, on est plus libre que lorsqu'on a une femme, des enfants, une maison à la campagne, une maîtresse, un « train de vie ». Tout vient de mon éducation religieuse (même si je ne suis plus croyant) : on n'est pas dans la possession, mais dans l'humilité. Et on part sans emm...les autres.

L'ambition esthétique est en adéquation ?

Absolument. Je ne tourne pas des films à gros budget dans ma tête que je réduis à petit budget. Je sais exactement ce que coûtent les choses. Et je ne m'intéresse qu'à ce que je peux filmer dans un certain système, sans penser au reste. Je n'éprouve aucune frustration. Et je peux jurer à mon producteur qu'il ne perdra pas d'argent.

Que vous apporte le cinéma ?

Je me lève le matin et filme tout ce qui me paraît fort. Je suis cinéaste à 100% dans la journée. Vivre et filmer se mélangent, ce qui est très agréable. Trois-quarts de ce qu'on pense ou de ce qu'on veut filmer sont infilmables. Personne ne le supporterait ! Si vous filmez entièrement votre vie, vous en censurerez ensuite les 98%, hélas ! J'attends avec impatience qu'un jeune couple de cinéastes, sympathiques, ayant une certaine présence, décident de filmer leur vie, sur un week-end, un mois : l'intégrale de tout ce qu'ils font, ce qu'ils respirent, ce qu'ils touchent ! Et après ils montent le film. Un jour ce couple viendra. A ce moment-là, le petit baiser chaste ou les pornos les plus déments paraîtront nuls, à côté de ce que ce couple apportera, dans tous les domaines – de l'esprit, du corps, des mouvements. On retrouvera peut-être le paradis. Il n'est jamais perdu, on ne l'a jamais connu.

Comment avez-vous perçu les émissions de télé-réalité ?

Ca me fascinait, parce qu'il y avait des moments où personne ne savait où il en était. Tout était entièrement truqué, évidemment, et d'une pauvreté dramatique telle que tout le monde se chatouillait pour créer un événement. Mais quelque chose pouvait se dessiner dans cette pauvreté-là. Ca a rendu tous ceux qui ont traversé ces émissions fous, ça a détruit des vies entières. Comme je suis convaincu que le cinéma pornographique – consommé dès 12-13 ans – conditionne toute la vie sexuelle, donc la vie profonde, également intellectuelle. Quand j'étais au pensionnat, le sommet de la luxure, c'était d'avoir l'aisselle de la serveuse visible à la hauteur de mon visage. Je m'envoyais en l'air ! Ca ne dictait pas une règle érotique très forte. On était dans la suggestion, à moi de construire ! Aujourd'hui, pour vous, le territoire est labouré.

Propos recueillis à Cannes, le 17 mai 2011, par Christian Georges